

Porte-Parole

Épisode 09 - Nancy Audet : porte-parole des enfants vulnérables

[Jean-Marie] Salut, ici Jean-Marie Lapointe, bienvenue à Canal M pour l'émission « Porte-parole ». Avec l'émission, nous ce qu'on veut, c'est qu'on veut vous toucher, on veut vous inspirer, vous partager la démarche personnelle et intime de notre invité, vous faire découvrir le sens de sa vie et aussi du but de son existence à travers son rôle de porte-parole. Victor Frankl disait que l'important n'est pas ce que nous attendons de la vie, mais ce que nous apportons à la vie et au lieu de se demander si la vie a un sens, il faudrait imaginer que c'est à nous de donner un sens à la vie à chaque jour et à chaque heure. Ça c'est sûr que ça te parle, n'est-ce pas Madame Nancy Audet, ça, ça te parle.

[Nancy] Ça me parle beaucoup, beaucoup.

[Jean-Marie] De donner un sens à ta vie à chaque jour, à chaque heure et ça implique de donner un sens à ton histoire, à tes souffrances, à tes passages à vide, à tout ce que tu as pu vivre depuis que tu es toute petite parce que quand on pense à Nancy Audet maintenant, ce n'est plus juste la journaliste sportive. C'est aussi la femme qui a grandi dans les mailles des familles d'accueil, la DPJ. Avec tout ce qu'il y a de beau et de moins beau.

[Nancy] J'ai eu peur Jean-Marie, quand j'ai raconté mon histoire, que le regard des gens change par rapport à moi. Qu'on me voit comme peut-être comme une fille moins forte que je ne l'étais, qu'on me voit comme une victime. J'ai peur qu'on m'aime moins aussi, qu'on me juge. Il y avait encore beaucoup de honte dans mon petit cœur de petite fille. Finalement j'ai réalisé que ce n'est pas ça, je pense que ce que j'ai envie de transmettre aux gens c'est qu'on a tous des écueils, on a tous/toutes vécu des épreuves, mais il faut toujours s'en servir comme un tremplin. Je ne le croyais pas vraiment avant, mais maintenant je comprends ça, que j'avais envie d'utiliser ça pour le transformer en quelque chose de plus grand, que beaucoup plus grand que ma souffrance. Je me suis appuyée là-dessus puis je n'ai aucun regret, j'ai beaucoup beaucoup grandi depuis que j'ai décidé de laisser tomber ces barrières-là.

[Jean-Marie] Mais en même temps tu me dis : « J'avais peur qu'on pense ça de moi. » En fait pour toi la question ce n'est pas plutôt toi qui avais peur encore ? Que ça t'habite trop ? Que ce soit un frein ?

[Nancy] C'est sûr. C'est sûr, j'étais tellement fragile encore puis vulnérable par rapport à tout ça puis encore trop souvent je l'ai réalisé, c'était la petite Nancy qui réagissait aux situations de la vie de tous les jours autant dans mes relations personnelles que dans mes relations professionnelles. J'ai été chanceuse qu'un jour un professionnel psychologue très aguerri que j'aime beaucoup, il m'a dit : « Nancy tu n'es pas tannée que ce soit toujours la petite Nancy qui réagisse aux situations ? Tu lui donnes encore beaucoup de place. Peut-être que tu peux en prendre soin une bonne fois pour toutes puis à l'avenir que ce soit la grande Nancy qui apprennent à réagir aux situations de la vie. »

[Jean-Marie] Mais comment on prend soin ? Comment tu as pris soin de la petite Nancy ?

[Nancy] Je lui ai donné tout l'amour dont elle avait besoin, j'ai essayé d'être beaucoup plus douce avec elle puis beaucoup moins dans le jugement parce que je la jugeais assez sévèrement puis j'étais trop encore dans c'est peut-être de ma faute ce qui m'est arrivé, peut-être que je n'étais pas une bonne enfant, que j'étais trop turbulente, que je n'étais pas assez intelligente. Donc j'en ai pris vraiment soin et puis je lui ai dit : « Non, Non, cette petite fille-là, c'était une petite fille très très forte. » Ah oui, j'ai appris à l'aimer, à la respecter, à l'admirer aussi je pense, parce qu'elle n'a jamais baissé les bras. Jamais, jamais, jamais, jamais. Puis j'éprouve un amour nouveau pour cette petite fille-là puis ça a changé beaucoup de choses dans ma vie ça.

[Jean-Marie] C'est spécial parce qu'il y a énormément de douceur qui émane de toi quand tu parles, il y a énormément de bienveillance. Tu es une belle âme, une belle personne, on se connaît, on partage des choses ensemble au niveau du Défi sportif AlterGo comme porte-parole, c'est pour les personnes qui ont des limitations fonctionnelles. Ça s'en vient bientôt le mois d'avril, ça s'en vient, mais c'est fou

parce que moi quand je te vois, à chaque fois je te vois, je vois la journaliste sportive que tu as été, je vois la personne aussi qui est ambassadrice, qui est porte-parole, mais c'est drôle comment on ne voit pas la victime, on ne la voit plus la victime. Mais je sais qu'elle est pas loin, on gratterait un peu puis elle reviendrait à la surface.

[Nancy] Oui, mais en même temps je suis contente de ne jamais être restée dans la victimisation, j'ai eu une petite période comme tout le monde, on passe par là, mais rapidement j'ai eu des gens dans ma vie qui m'ont dit que ça ne servait à rien de se victimiser, c'est plate, c'est très triste ce qui est arrivé, c'est correct. J'ai eu beaucoup de souffrance, mais un jour il faut être capable de se dire : « Regarde, je n'ai pas pu écrire les premières pages de mon livre, je n'ai pas décidé ce qu'il y avait dedans, c'est plate, mais par contre aujourd'hui puis demain c'est moi qui décide ce qui est écrit dans mon livre, c'est moi. »

[Jean-Marie] Au sens propre comme au sens figuré parce que ça fait déjà deux livres que tu écris, qui sont des best-sellers, qui sont des livres qui relatent énormément ton passage, ton vécu puis pour les gens qui ne te connaissent peut-être pas au niveau de ton vécu, ton enfance, admettons que tu me fasses un mini résumer le temps à peu près d'une minute, deux minutes, prend le temps qu'il faut, mais résume nous ton enfance puis comment tu es devenue la femme.

[Nancy] En fait moi je suis née, je suis la deuxième d'une famille de trois enfants, mais ma mère voulait juste avoir deux enfants puis elle rêvait d'avoir un garçon et quand je suis arrivée en deuxième elle était très triste, elle pleurait à l'accouchement puis elle était déçue et c'est pour ça qu'elle a décidé d'avoir un troisième enfant pour avoir le garçon qu'elle voulait tant et malheureusement l'amour ne s'est jamais développé entre nous et ça a été une enfance très difficile qui m'a amenée à un signalement pour maltraitance à la DPJ quand j'étais petite. Et on m'a donc trouvé une famille d'accueil d'urgence. Et je suis allée en famille d'accueil une première fois, retour à la maison beaucoup beaucoup de violence physique, psychologique aussi. Tu sais, moi ma mère elle me disait toujours que si elle avait su que c'était qui était dans mon ventre, elle se serait fait avorter. Puis il y a eu plusieurs phrases très très violentes, mais celle-là, elle a laissé des traces assez profondes. C'est de savoir que ta mère aurait préféré ne jamais te donner la vie, c'est très difficile à vivre donc après c'est difficile d'avoir un amour de soi, d'avoir

une estime quand ta propre mère n'a pas eu cet amour-là pour toi donc je me suis retrouvée une deuxième fois en famille d'accueil à l'adolescence après un passage en centre de réadaptation qui m'a beaucoup beaucoup marqué. Cellule d'isolement, j'ai vécu ce que c'était de vivre une solitude extrême. Quand je repense à mes plus grands moments de solitude, c'est à ce moment-là et puis finalement je me suis accrochée, j'ai rencontré des gens incroyables qui ont cru en moi quand moi je ne croyais pas en moi-même, qui m'ont tendu la main à un moment où je pense que j'aurais pu facilement basculer de l'autre côté et je suis profondément reconnaissante de ça et c'est ce qui fait que un jour j'ai repris pied puis j'ai réussi à me construire puis à réaliser ce grand rêve-là que j'avais de devenir journaliste. Mais aujourd'hui, je n'oublie pas de dire aux gens que quand on tend la main, on peut changer le parcours de vie d'un enfant, d'un autre être humain, ça peut être un adolescent, ça peut être un adulte, toi aussi tu le sais, tu en sais quelque chose. J'y crois fermement, avec des mots on peut briser le cœur d'une autre personne, mais avec des mots on peut aussi réparer le cœur d'une petite personne ou d'un adulte qui a été maltraité ou qui a été abandonné. Donc je parcours maintenant, c'est ça ma mission de vie, c'est d'aider les enfants les plus vulnérables de notre société dans l'espoir qu'ils ne deviennent pas de grands adultes blessés, en fait.

[Jean-Marie] Tu le fais aussi à travers des projets, tu ne le fais pas juste à micro fermé, quand les caméras ne sont pas là tu le fais aussi, mais tu le fais à travers tes livres, tu le fais avec des projets télé donc ça, ça donne un levier, un pouvoir d'influence et d'éveil.

[Nancy] Je l'espère, c'est mon grand espoir, ça n'a pas été facile de quitter ma carrière de journaliste sportive, j'y ai pensé longuement, c'était mon rêve d'enfant, mais je me rendais bien compte que ma mission de vie n'était plus compatible avec ma carrière journalistique, je me suis demandée, comment faire pour utiliser les forces que j'avais, la carrière que j'ai eue pendant 17 ans dans les médias, mes talents, ce que j'ai développé en tant que journaliste, comment l'utiliser pour mener cette mission-là. Au début ce n'était pas clair, mais j'ai essayé d'y aller à l'instinct, d'y aller avec mon cœur tout simplement. Puis c'est ce que je fais depuis deux ans puis je ne regarde pas en arrière, je sais où je m'en vais. Ce n'est pas un sprint, moi je suis dans un marathon, je suis dans un ultra marathon, je veux vraiment vraiment sensibiliser les gens à la cause des enfants de la DPJ. La situation au Québec, elle est alarmante. Ce qui se passe en ce moment c'est inquiétant et on doit en prendre

conscience, on doit accepter d'être confronté. Et je vois que les gens préfèrent ne pas le voir, je comprends ce n'est pas le fun de se faire parler de ça, c'est des enfants qui souffrent, puis de la maltraitance, mais je pense qu'on est en 2023 puis il faut accepter de te confronter, de dire qu'on a un problème, mais surtout qu'est-ce qu'on peut faire pour passer à l'action. Moi c'est ça qui m'intéresse, passons à l'action, il y a des choses qu'on peut faire.

[Jean-Marie] J'écoute souvent Paul Arcand le matin puis lui il appelle « le mammoth » le système de santé, les « fonfons » pour les fonctionnaires. Je veux dire, on va arriver à faire bouger les choses, mais il faut qu'il y ait de la bonne volonté puis de la bonne foi des parties impliquées et ça aussi ce n'est pas facile à faire bouger là. Le gros mammoth, ce n'est pas facile. Alors, comment tu comptes le faire, toi ?

[Nancy] J'ai développé des stratégies parce que si tu te fies au mammoth, ça ne va pas fonctionner, moi je n'y crois pas du tout, du tout. Québec ce n'est pas la solution pour moi dans mon cœur et dans ma tête. Ça fait 30 ans que ça ne va pas puis ce n'est pas demain que ça va aller. Il y a beaucoup beaucoup de résistance au sein du milieu du ministère même parfois j'ai le sentiment qu'on nous met des bâtons dans les roues. Je lisais un rapport puis j'en parle dans mon deuxième livre sur les enfants de la DPJ, je lisais un rapport l'autre jour qui date de 1988 sur les situations de vie absolument troublantes des enfants en centre de réadaptation puis je me suis dit que je pouvais juste effacer le 1988 puis mettre 2023 en haut, la situation n'a pas évolué. Donc moi ma stratégie, Jean-Marie, c'est comment je vais contourner le mammoth puis comment je vais faire en sorte que les gens du milieu vont prendre les choses en main. Ce n'est pas le gouvernement qui va s'occuper de nos enfants vulnérables comme ce n'est pas le gouvernement qui va s'occuper de nos communautés vulnérables et ce n'est pas le gouvernement qui va toujours non plus s'occuper de nos personnes âgées. On paye beaucoup d'impôts, je pense qu'on est tombé dans le piège du : « Ah, mais le gouvernement va s'en occuper. » Non, non, c'est à nous, on va s'occuper de notre monde, on va s'occuper de nos enfants, on ne va pas attendre que le gouvernement s'en occupe. Donc moi je parcours, Jean-Marie, la province, j'ai donné beaucoup de conférences dans les villes à travers le Québec. Et ça commence à faire des petits, j'amène les communautés à se réunir, je suis allée dans certaines villes où il y avait 300 400 personnes du milieu, il y avait des commissions scolaires, des organismes

communautaires, des maires, des conseillers. Je les mets ensemble puis je leur dis : « Voilà, mettez des choses en place dans votre communauté pour aider les enfants vulnérables. » Et tu sais quoi ? Ça fonctionne, j'ai plein de gens qui m'écrivent : « On a fait ça. » , encore ce matin j'ai reçu un courriel d'une ville où je suis allée, où on est en train de mettre ce qui s'appelle un organisme ange gardien. Ange gardien, Jean-Marie, dans chaque école d'une commission scolaire, il y a un ange. L'ange, il surveille ses enfants, OK ? Puis quand il voit qu'un enfant par exemple qui n'a pas d'habit de neige et a froid, ben deux, trois jours après il y a un habit de neige dans son casier, il y a un enfant qui ne mange pas à sa faim, on appelle ange gardien : « Ange gardien, on a besoin d'un budget pour que cet enfant-là mange pour l'année. » Bah l'enfant il mange, à partir de la semaine d'après il a un dîner, il y a tout ce qu'il faut pour manger à sa faim.

[Jean-Marie] C'est magnifique comme projet puis là ça se fait, ce n'est pas juste comme théorique.

[Nancy] Ça se fait, ça a commencé en Abitibi-Témiscamingue, ça fonctionne très bien les gens du réseau, je vois qu'ils se sont énormément mobilisés, ils font plein d'activités maintenant pour ramasser les fonds.

[Jean-Marie] Ça c'est ton coin, tu as commencé sur ton terrain à toi.

[Nancy] Je suis allée là-bas parce que l'Abitibi-Témiscamingue ça me fait mal au cœur de le dire, mais il y a 127 signalements par mille enfants. C'est la région au Québec en ce moment où il y a le plus grand nombre de signalements. Donc beaucoup de maltraitance dans ma région natale, ça me fait de la peine donc j'ai demandé aux gens là-bas de s'unir et de se réunir puis de prendre les choses en main, on n'attend plus, on ne peut plus attendre. Là après ça, ça va bien donc là maintenant on est en train d'amener ça ailleurs donc je m'en vais faire une grande soirée là dans le coin de Saint-Amable bientôt où on est en train de mettre la même chose en place puis même chose dans le coin de Fortierville.

[Jean-Marie] C'est où ?

[Nancy] Fortierville c'est la ville de Aurore, tu le sais ça donc on m'a invité là-bas et puis on est en train de mettre des choses en place là-bas, moi je trouve ça beau après ma conférence de voir les gens assis à des tables qui brainstorment puis qui partagent leurs idées puis qui unissent leurs forces aussi parce qu'on a des beaux organismes chez nous, mais souvent les gens travaillent en silo. Donc je pense qu'il faut qu'on travaille plus ensemble, qu'on se donne un coup de main, on n'est pas en compétition, on a tous le même désir d'aider des enfants parfois même la même vision, il faut juste s'asseoir à la même table puis voir comment on peut faire. Je disais par exemple qu'il y a de beaux, grands centres sportifs, on a construit un beau centre sportif au Saguenay–Lac-Saint-Jean, comment on peut faire pour offrir une dizaine d'inscriptions par année, gratuite à des jeunes qui n'ont pas la chance de faire du sport. Communiquer avec le Centre de réadaptation de votre coin puis demander qu'on vous réfère une dizaine d'enfants, trouvons des équipements de hockey, offrons des inscriptions. Ça va permettre aux jeunes de travailler leur estime d'eux-mêmes et de se retrouver dans un groupe, de voir d'autres enfants, de vivre une certaine normalité parce qu'ils ne vivent pas cette normalité-là puis de rencontrer des adultes significatifs aussi.

[Jean-Marie] Mais ça prend de l'argent puis tu le trouves où cet argent-là.

[Nancy] Moi je te donne un exemple, mais au niveau des villes ou des organisations sportives, il y a des organisations sportives qui vivent bien, Jean-Marie. Je pense que d'offrir dix inscriptions par année, ce n'est pas un coût exorbitant, de trouver un commanditaire aussi pour habiller dix enfants, je pense que là à ce point-là c'est juste la volonté qui nous manque donc trouvons cette volonté-là, ayons le désir de le faire puis c'est ça le message que je vais donner. À Laval cette année, l'union des municipalités du Québec, Jean-Marie, a décidé de mettre en place un programme emploi pour nos jeunes de la DPJ parce que 17% seulement de nos jeunes sortent du système avec un diplôme d'études secondaires. C'est 75% dans la population. Donc l'écart est énorme, c'est inacceptable, je veux dire, on n'éduque pas ses enfants là, ils sont sous-scolarisés puis on les envoie trop souvent à la rue. Donc l'union des municipalités du Québec a mis en place un programme pour aider les jeunes qui n'ont pas de famille puis qui n'ont pas justement d'éducation, qui ont des difficultés, on leur offre des emplois dans les villes à travers la province dans plein

d'emplois différents. Il y en a qui vont travailler à la bibliothèque, il y en a aux travaux publics, il y a un jeune à Laval qui est allé travailler avec le service incendie cet été.

[Jean-Marie] Ils ont quel âge, tes jeunes ?

[Nancy] Ils ont entre 16 et 21 ans.

[Jean-Marie] Donc c'est leur premier job souvent ?

[Nancy] C'est leur premier job puis je suis allée les rencontrer, il y en avait 22 ou 24 à Laval cet été, de voir les yeux briller à la fin de cette expérience-là, de voir l'impact que ça a eu dans leur vie. C'était tellement beau, on leur a donné non seulement un beau milieu de travail qui est bien structuré, qui leur a permis d'apprendre des choses, on leur a permis de se trouver aussi une belle gang. Puis la plupart, tous ceux que j'ai rencontrés voulaient juste retourner l'année d'après, on leur a donné une belle dose d'espoir, un bel élan. Moi, partout à travers la province, je dis aux gens que le programme emploi c'est important, on veut ça partout au Québec. Il y a encore des villes qui hésitent, qui hésitent parce qu'on a encore des préjugés envers les jeunes de la DPJ donc je leur dis de mettre de côté nos préjugés puis de tendre la main à ces jeunes.

[Jean-Marie] Et ces projets-là, je prends l'exemple de Ange Gardien, ça c'est ton idée ?

[Nancy] Ce n'est pas mon idée ça, c'est une ancienne enseignante de l'Abitibi, d'Amos, près de mon village natal et une dame qui travaille à l'hôpital, les deux ont pris leur retraite puis elles ont vu tellement de soucis dans les écoles, on voit beaucoup de choses et puis elles se sont demandés : « Qu'est-ce qu'on peut faire ? » Ils ont décidé de mettre ça en place puis elles m'ont demandé de me rencontrer quand je suis allée à Amos, je suis allée voir leur projet puis ça a été un gros coup de cœur. Je leur ai dit : « Votre idée, il faut amener ça partout. » Donc je me suis donnée

aussi comme mission d'amener ça partout parce que ça fonctionne et c'est facile à mettre en place, ça fonctionne avec des bénévoles.

[Jean-Marie] Bah oui, donc t'es un peu leur ambassadrice quelque part, pour ne pas utiliser le terme porte-parole, mais tu es un peu l'ambassadrice de ce mouvement-là que tu essayes d'implanter un peu ici et là.

[Nancy] On peut le voir comme ça, mais toutes les bonnes idées, moi, tu sais, je recherche.

[Jean-Marie] Tu y ajoutes du gaz.

[Nancy] Je recherche je vois c'est quoi les bonnes idées, qu'est-ce qui fonctionne, comment les communautés peuvent se prendre en main puis quand il y a quelque chose qui fonctionne, je me pose là-dessus puis je me dis comment je peux faire pour l'amener plus loin, je n'ai pas peur de prendre le téléphone.

[Jean-Marie] Comment tu peux amener une petite différence supplémentaire pour faire bouger ces choses donc quand je t'écoute parler, je vois que tu t'impliques à bien des niveaux, pas juste devant une caméra et ça c'est important de le faire, oui derrière un micro, mais tu le fais sur le terrain, tu le fais loin des médias, mais tu le fais aussi à travers les médias. Tu t'en sers de façon brillante. Mais l'émission ça s'appelle « Porte-parole » donc au sens large t'es porte-parole de quoi ?

[Nancy] Des enfants. Des enfants vulnérables. Je n'oublie jamais ça. À chaque fois que je me pose des questions sur où est-ce que je m'en vais ou ce que je fais, est-ce que c'est bon pour les enfants ? Est-ce que ça cadre avec ce que je veux faire, c'est toujours la première question que je me pose, si c'est « oui », j'y vais. Je ne me pose pas de question. Moi c'est ça, c'est ça ma mission, il n'y en a pas d'autres et puis ça va toujours être ça. Mais moi je suis marraine de la fondation des jeunes de la DPJ, la fondation est devenue provinciale l'année passée. Les gens à la fondation travaillent comme des fous, Jean-Marie, on y croit, on veut aller aider des enfants

partout à travers la province, on veut améliorer les statistiques, on veut faire partie de la solution donc moi ça, la mission de la fondation je vais toujours pousser ça au maximum. Parce que la fondation n'était pas reconnue à sa juste valeur. Donc ça c'est mon numéro un, j'essaie de faire connaître la mission de la fondation, je veux que l'on continue à grandir, je veux que l'on continue à amasser plus d'argent, je veux que l'on continue à mettre en place des programmes, on en a six grands programmes pour les enfants. Ça fonctionne, on aide les enfants, on offre de la zoo thérapie, de l'art-thérapie, du sport, on leur offre des bourses d'études pour leur permettre de continuer leur éducation.

[Jean-Marie] Du mentorat.

[Nancy] Du mentorat écoute, sérieusement.

[Jean-Marie] C'est des beaux projets et c'est des projets qui sont déjà avec un air d'aller, ce n'est pas juste dans la théorie qu'il faudrait bien qu'on fasse, je sais qu'en théorie on veut faire plus de choses, mais t'es déjà dans cette mouvance-là donc tu es marraine de la fondation, tu es impliquée aussi avec les Grands frères/ Grandes sœurs ?

[Nancy] Oui, bah en fait ce qu'à la fondation, nous on rêvait, Jean-Marie, depuis quelques années de mettre en place un programme de mentorat. Pour les jeunes de la DPJ qui n'ont pas d'adultes significatifs dans leur vie. Je l'ai dit souvent pour qu'un enfant se développe à son plein potentiel il a besoin de cinq adultes significatifs dans sa vie puis malheureusement chez nos jeunes il y en a beaucoup qui n'en ont même pas un. Donc moi je suis à la recherche de cet adulte-là dans la vie des jeunes, qui va venir faire la différence. Donc à la fondation on en rêvait depuis longtemps, mais le développement de ce programme-là coûtait très très cher, c'était quelques millions de dollars, il faut une expertise, Jean-Marie, parce que pour évaluer les mentors, pour que les jumelages fonctionnent quand on a des enfants qui souffrent d'un trouble de l'attachement, on ne peut pas se permettre, tu comprends, à un autre abandon. Il faut le faire, mais il faut le faire de la bonne façon donc chez Grand frère, Grande sœur, on avait eu des discussions parce que l'organisme a déjà l'expertise, il fallait peut-être l'amener un petit peu plus loin donc

on a eu beaucoup de discussions puis finalement on a été chanceux parce que le ministre Lionel Carmant, le ministre de la santé des services sociaux a accepté de financer le programme. Je ne vais pas te mentir, je jubilais, j'étais tellement contente et puis donc on a réussi à mettre en place avec Grand frère, Grande sœur il y a un an. Et pour moi c'était naturel d'être pour parole du programme quand on me l'a demandé, c'était le désir de la fondation, les deux, je pense, vont ensemble.

[Jean-Marie] Ta maman biologique quelle est la nature du lien avec elle maintenant ?

[Nancy] On n'a pas de lien.

[Jean-Marie] Pas du tout ?

[Nancy] Pas du tout. Je suis très en paix avec ça. Je lui envoie beaucoup d'amour, beaucoup, beaucoup d'amour, j'ai beaucoup d'empathie pour elle, mais j'ai coupé le lien il y a quelques années et je suis en paix avec ça.

[Jean-Marie] Je serais curieux, évidemment peut-être toi aussi au fin fond de ton petit cœur, mais quand tu regardes la femme que tu es devenue puis malgré les embûches, malgré le lien qu'elle ne voulait pas avoir avec toi, je serais curieux de savoir quand elle voit ta face apparaître à la télé, dans les livres, dans les journaux, parce que tu es comme l'image du lotus. Tu pars de la bouette puis le lotus, lui, arrivé à la surface en fait une magnifique fleur. Donc c'est sûr que c'est peut-être confrontant pour elle, mais ce que je veux dire c'est le cheminement que tu as fait. Je le sais que c'est grâce à tout ce que tu as vécu, c'est de la résilience. Le terme « résilience » tu l'incarnes, mais ta maman qui voit ça, je serais curieux de savoir qu'est-ce qu'elle pense. T'y penses ça ?

[Nancy] J'ai arrêté. J'ai arrêté parce que dans ma carrière de journaliste un jour, je me suis rendu compte que dans le fond si je travaillais si fort parce que moi j'étais moins talentueuse que les autres, soyons bien honnêtes, j'avais peut-être moins

d'outils, mais j'ai toujours été une grande travaillante. Je crois qu'on peut réussir en travailler très fort et ça peut compenser. Mais je travaillais fort fort puis j'étais toujours dans l'espoir de prouver à ma mère que je valais quelque chose. Chez les personnes qui ont vécu de la maltraitance, il y a souvent ça, on va devenir des ultras performants, des grands grands travailleurs parce qu'on n'a tellement pas d'estime de nous-mêmes qu'on veut toujours se prouver, on veut toujours prouver aux autres qu'on vaut quelque chose et ça peut devenir malsain. Moi, je n'ai plus envie de prouver rien à personne, moi je vais me prouver des choses à moi-même ça c'est important puis à ma fille, le reste je m'en fous. Et quand j'étais journaliste, je me rappelle Jean-Marie, je couvrais les Jeux Olympiques en 2008 à Pékin puis un réalisateur qui me dit dans l'oreille : « On rentre en ondes dans dix secondes, souris, il y a un million de personnes qui te regardent. » Puis je suis parti à rire puis moi la seule chose que je me demandais c'était si ma mère me regardait parmi ce million de personnes là, est-ce que ma mère est devant l'écran ? Est-ce qu'elle est fière de moi ? Puis pendant que j'étais à Pékin, elle ne m'a jamais envoyé un petit mot pour me féliciter. L'indifférence, le silence était pour moi d'une infinie violence, je n'ai plus envie de vivre ça.

[Jean-Marie] Donc c'est une grande blessure puis une grande peine que tu ressens à ce moment-là en 2008.

[Nancy] Énormément puis ça m'empêchait de vivre avec grand bonheur des moments extraordinaires.

[Jean-Marie] À quel moment tu as décidé que ça suffit, tu ne veux plus être exclave de son regard, de ses applaudissements ?

[Nancy] Ouais, il y a quelques événements, mais un événement particulier où on m'a dit que ce que je faisais ce n'était jamais correct, où on m'a dénigré beaucoup beaucoup puis je suis partie brisée encore une fois, c'était ça tout le temps puis après j'étais toujours à deux semaines, trois semaines à ne pas dormir, à être dans un état de grande détresse et je n'avais plus envie de vivre ça. J'ai décidé que c'était assez, que j'allais m'aimer assez pour prendre la décision difficile de rompre le lien puis d'arrêter justement d'attendre un regard bienveillant sur moi qui ne viendrait

jamais. Ça a été tout un travail de m'offrir moi-même ce regard-là, ça a pris des années, des années avant d'être capable de me donner ça donc c'est une grande libération de ne plus attendre ça.

[Jean-Marie] De ta mère biologique, mais est-ce que tu as tenté de le chercher dans les yeux d'une autre personne ?

[Nancy] Ah, ça c'est sûr. On tombe toujours dans ce piège-là, dans le regard des gens, en fait probablement de toutes les personnes que j'ai croisées dans ma vie, j'ai essayé de trouver ça. Je suis tombée dans ce piège-là, bien contente d'en être sortie. Est-ce que je n'ai pas des petites rechutes une fois de temps en temps ? Probablement, mais je suis capable de me ramener.

[Jean-Marie] Tu te parles, la tête te rappelle. Ta tête va te ramener, te rappeler sauf que tu es une fille sensible, tu es une amoureuse de la vie donc on n'est pas à l'abri d'être sensible au rejet et à l'abandon et Dieu sait qu'en relation affective, que ce soit avec un amoureux, une amoureuse, au travail, on développe des liens affectifs. Est-ce que tu te sens, j'allais dire plus fragile qu'un autre ? Mais sens-tu que ça parfois c'est là, c'est juste next door, c'est juste à côté ?

[Nancy] Oh, oui, il faut tellement que je fasse attention à ça, mais j'ai eu tendance à aller vers des gens qui étaient très indifférents par rapport à moi dans mes relations interpersonnelles.

[Jean-Marie] Ça c'est un défi ça aussi.

[Nancy] Ça prend un bout de temps à s'en rendre compte, tu reproduis le modèle, tu ne t'en rends même pas compte que tu es dans ce type de relation là. Et puis donc tout ce que tu as cherché toute ta vie avec tes parents biologiques, bah tu cherches dans ta relation amoureuse à prouver à l'autre que tu vauds quelque chose, mais c'est une personne totalement indifférente peu importe ce que tu accomplis.

[Jean-Marie] Inconsciemment entre choisir, si tu avais à choisir entre un homme aimant, fin, gentil qui t'aime déjà puis un autre qui est un bad guy, il faut que tu essaies de séduire pour que tu puisses être enfin aimé, je sais lequel tu étais sur le bord d'aller chercher.

[Nancy] J'ai eu les deux, mais j'avais tendance à aller vers le mauvais parce que c'est ça que je connaissais. Mais c'est tes cellules nerveuses, c'est quelque chose qui t'habite, on ne s'en rend même pas compte, c'est tellement inconscient, c'est tellement profond. C'est long avant de se rendre compte de tout ça à travers toutes mes lectures puis mes nombreuses thérapies qui m'ont coûté des milliers de dollars que j'ai fini par comprendre ça.

[Jean-Marie] Ce qu'on n'apprend pas par la sagesse, on l'apprend par la souffrance.

[Nancy] Il faut se déprogrammer puis apprendre à aller vers ce qui est bon, la bonne personne, bien choisir les personnes de son cercle, notre temps est précieux, notre vie est précieuse, je ne perds plus de temps avec des gens qui me tirent par le bas, moi je vais juste voir les gens qui me tirent par le haut maintenant.

[Jean-Marie] J'ai envie de me bercer avec ces belles paroles. Je pense c'est ce qu'on fait toi puis moi ensemble quand on se voit, on essaie de s'élever, on a la chance de mariner dans une cause qui nous touche, les enfants qui ont des handicaps avec le défi sportif AlterGo. Ça aussi ça fait partie de ta mission et mon Dieu qu'ils sont faciles à aimer. Tellement le fun cette équipe-là.

[Nancy] Ils m'impressionnent tellement à chaque fois que je les vois, j'ai le regard brillant d'admiration, d'amour pour ses enfants là. Ils ont tellement à nous apprendre, tellement, tellement.

[Jean-Marie] Mais toi, merci d'être avec nous aujourd'hui Nancy Audet, qui a beaucoup à nous apprendre puis dans la prochaine demi-heure, on va en apprendre sur toi grâce au hasard des questions que tu vas piger. Vous êtes à l'antenne de

Canal M, ici Jean-Marie Lapointe pour l'émission « Porte-parole » et j'en ai toute une devant moi, Nancy Audet. Je tiens le chapeau du Défi sportif AlterGo dans lequel il y a plein plein de questions. Nancy est porte-parole du Défi sportif AlterGo avec Chantal Petitclerc, avec Hugo Girard, on a une belle gang. Meeker Guerrier maintenant, Meeker fait partie de la famille.

[Nancy] J'étais contente qu'il accepte d'embarquer avec nous.

[Jean-Marie] C'est un beau monsieur, tout un bon animateur, un bon journaliste, mais il complète bien la famille des porte-paroles comme toi. Alors là, la prochaine demi-heure, ce qui reste de temps, c'est que tu piges des questions, tu t'amuses avec ça.

[Nancy] C'est bien excitant.

[Jean-Marie] C'est sûr que c'est le fun, c'est un jeu. On s'amuse.

[Nancy] Quelle a été la plus grande surprise de ta vie ? Tombée enceinte de ma fille. Ouais ça, ça a été une énorme surprise. J'avais 38 ans, je n'y croyais plus. Le cœur qui battait vite, le bonheur que j'ai ressenti à ce moment-là, il n'y a jamais aucune surprise qui va surpasser ça dans ma vie. Quelle incroyable surprise. Elle continue de me surprendre tous les jours.

[Jean-Marie] Elle a quel âge ta fille ?

[Nancy] Elle vient d'avoir sept ans.

[Jean-Marie] C'est une toute petite puce puis c'est quoi son nom ?

[Nancy] Launa. La belle Launa, qui rit tout le temps.

[Jean-Marie] Ça s'écrit comment « Launa » ?

[Nancy] L A U N A.

[Jean-Marie] Ça veut dire quoi ?

[Nancy] En fait, c'est un prénom Haïtien, je ne trouvais pas de prénom pour ma fille puis j'ai un ami haïtien qui m'a dit tu devrais l'appeler comme ma mère. Sa mère est décédée quand il était petit et puis je lui ai demandé comment elle s'appelait sa mère et il m'a répondu « Launa ». Je lui ai répondu que j'aimais beaucoup ça, je ne m'attendais comme pas à ça, je ne connaissais pas ce prénom et j'ai essayé d'en trouver d'autres, mais c'était le nom qui résonnait toujours.

[Jean-Marie] Qui revenait tout le temps.

[Nancy] Et ça lui va très bien.

[Jean-Marie] Et la signification ?

[Nancy] Je ne le sais pas. Je ne sais pas s'il y a une signification maintenant je n'ai jamais cherché. Je vais regarder, c'est une bonne question.

[Jean-Marie] Prochain devoir.

[Nancy] Qu'est-ce qui sera écrit sur ta pierre tombale ? Oh, là, là. Probablement : « Celle qui aimait profondément les enfants. »

[Jean-Marie] Waouh.

[Nancy] Je les aime profondément.

[Jean-Marie] Une belle réponse ça. Ce qui est le fun de ce jeu c'est que ce n'est pas scrypté. Une vingtaine de questions qu'on a écrites.

[Nancy] Qu'est-ce qui actuellement dans ta vie t'inspire le plus ? Il y a beaucoup de choses qui m'inspirent en ce moment. C'est sûr que ma fille m'inspire beaucoup, mais je te dirais que les jeunes que je croise en centre de réadaptation sont probablement ceux qui m'inspirent le plus à travers les discussions que j'ai avec eux, je comprends beaucoup de choses. Ils sont différents des autres enfants, ils ont un vécu qui fait en sorte qu'ils sont tellement vrais, ils sont tellement authentiques. Ils me sortent des choses des fois qui me jettent à terre. Je suis très très inspirée par ces enfants, par ce qu'ils vivent et puis c'est pour eux que je me bats en ce moment, vraiment pour leur offrir mieux.

[Jean-Marie] Ces enfants-là que tu viens de décrire, quand tu avais leur âge, pensais-tu que tu pouvais inspirer ?

[Nancy] Jamais, bah non. La première chose qu'on devrait travailler avec ces enfants-là, c'est leur estime parce que je me rends compte qu'ils n'ont aucune estime d'eux-mêmes. C'est tellement profond déjà à 11 ans, 12 ans, 13 ans, 14 ans que ce qui est triste c'est que chaque fois qu'on leur tend la main ils refusent de la prendre parce que ils ont comme intériorisé qu'ils ne méritent pas d'être aidé. « Pourquoi moi je me ferais aider, voyons ? » C'est de déconstruire ça avec eux puis de leur faire comprendre qu'ils méritent d'être aidés, il faut qu'ils acceptent les mains tendues, c'est essentiel, mais faut travailler leur estime, ça c'est hyper important, c'est la base.

[Jean-Marie] Juste on va amener une précision parce que mon premier réflexe quand tu me parles d'un centre de réadaptation, je pense à des enfants, des athlètes, des personnes qui ont des handicaps donc on passe par de la réadaptation, toi tu fais allusion à quel type de réadaptation ?

[Nancy] C'est les jeunes qui habitent dans les centres de réadaptation, dans les grosses structures de centres jeunesse, c'est des enfants qui ont subi des traumatismes complexes, qui souffrent de traumatismes complexes, qui ont subi de la maltraitance grave, à des enfants qui souffrent de troubles sévères de l'attachement, stress post-traumatique. Parfois qui ont vécu des agressions sexuelles, il y a 3000 jeunes l'année passée au Québec qui ont vécu des agressions sexuelles. Il y a des cas lourds, difficiles.

[Jean-Marie] C'est des jeunes qui ont de quel âge à quel âge quand tu parles de ces centres de réadaptation là ?

[Nancy] Maintenant on a des enfants qui ont cinq ans en centre de réadaptation, ce n'était pas le cas avant. Ça fait quelques années seulement et malheureusement ce n'est pas un endroit pour un petit enfant de cinq ans, mais on n'a pas d'autre endroit où les mettre. Donc de cinq ans à 18 ans.

[Jean-Marie] Qu'on va prolonger non ? À 18 ans, on va garder un jeune un peu plus longtemps ?

[Nancy] C'est ce qu'on souhaite parce qu'à 18 ans ils ne sont vraiment pas prêts à se retrouver dans un appartement. C'est pour ça que 33% des jeunes qui sortent du système qui se retrouvent en état d'itinérance. C'est des statistiques qui sont assez alarmantes, on parle à peu près de 600 jeunes par année au Québec qui vont donc se retrouver à la rue parce que ils n'ont rien devant eux.

[Jean-Marie] Donc ces centres de réadaptation, ça fait partie de ce qu'on appelait, ou je ne sais pas si on les appelle encore, des centres jeunesse.

[Nancy] C'est comme ça qu'on appelait ça. Maintenant on appelle ça des centres de réadaptation parce que ce sont des jeunes qui ont des besoins en réadaptation. Quand on voit un enfant qui a un handicap physique c'est visible, on comprend, même chose quand il y a une maladie, mais ces enfants-là sont malades, leur handicap est caché à l'intérieur de leur petit cœur, dans leur petite tête. Ils ont vécu des choses, parfois je n'ose même pas en parler parce que ça fait tellement mal d'entendre certains enfants nous raconter ce qu'ils ont traversé. Donc il y a des enfants que je côtoie puis je me dis qu'un enfant a parfois vécu plus d'épreuves dans sa petite vie que toutes les personnes que je connais réunies. Il y a vraiment des enfants qui ont des parcours très très difficiles.

[Jean-Marie] C'est des films d'horreur.

[Nancy] Ouais. Si tu avais la possibilité de passer une journée de ta vie en compagnie d'une personne connue ou pas vivante ou décédée, ce serait qui ?

[Jean-Marie] Tu as le choix, ne prends pas une personne que tu connais avec qui tu peux aller manger demain. Amuse-toi, ouvre tes horizons.

[Nancy] J'ai toujours rêvé de rencontrer Mohamed Ali. Je suis une grande fan de la boxe, de la boxe, mais de l'homme aussi, c'est un homme qui me fascinait, sa vision, j'ai lu beaucoup de livres sur lui. J'étais tellement impressionnée par cet homme, par sa force brute, je ne parle pas de sa force physique, sa force spirituelle, sa personnalité, sa confiance en lui.

[Jean-Marie] Il a quand même envoyé promener les gens qui disaient : « Il faut que tu t'engrôles puis va-t'en à la guerre du Vietnam. »

[Nancy] À quel point il fallait être fort psychologiquement pour accepter. C'est ça, c'est des convictions, moi ça, ça me parle, avoir des convictions inébranlables. Moi j'ai des convictions, ça me parle beaucoup, j'aime les gens qui en ont.

[Jean-Marie] Puis c'est non négociable.

[Nancy] C'est non négociable, mais pour moi Mohamed Ali, c'était ça. C'est sûr que ce serait l'homme que j'accepterais de rencontrer puis dans son livre il a dit quelque chose qui m'a interpellé puis je veux partager ça avec toi parce que moi, tu le sais, je suis une grande jaseuse. Quand il est tombé malade et puis qu'il a eu la maladie de Parkinson, il disait qu'il y a eu les handicaps physiques, qu'il a commencé à trembler, mais il n'arrivait plus non plus à parler. De moins en moins et il disait que ça l'a obligé à écouter davantage et que ça fait de lui un meilleur être humain. Et que dans ce sens la maladie a été une bénédiction pour lui parce qu'il a appris à écouter les autres. Ça, ça m'a parlé beaucoup. C'est une chose que j'essaye de faire beaucoup, d'écouter plus les autres.

[Jean-Marie] C'est clair que c'est payant d'écouter cependant c'est aussi à ton tour de parler puis de prendre la parole, pas pour rien que tu es porte-parole aussi. Mais je comprends le lien puissant qui te lie à Mohamed Ali et de voir à quel point il peut t'inspirer, parce que je sais que tu es quand même une spécialiste journaliste sportive, dans la boxe bien impliquée aussi auprès des athlètes. Mais il avait du front, il avait du guts, mais il était spectaculaire, il n'avait pas juste une grande gueule, il livrait. Il livrait lui sur un ring, c'était fou puis comment il avait pu rallier des millions et des millions de personnes.

[Nancy] Quel personnage, quel homme inspirant. Puis je pense que quand on voit tout ce qui se passe en ce moment, comment on a de la difficulté à accepter la différence des autres, on a besoin d'un modèle comme lui, ça nous manque.

[Jean-Marie] Tellement.

[Nancy] Ça nous manque. Une autre question ?

[Jean-Marie] Oui, on a beaucoup de temps encore. Go, go, plonge.

[Nancy] Le métier que tu as choisi de faire, est-il devenu ce que tu pensais qu'il serait ? Non. J'avais ce grand rêve là de devenir journaliste et je pense qu'en cours de route je me suis rendu compte que ce n'était pas exactement ce que je pensais et puis c'est comme si tu te retrouves pris au piège d'un rêve qui n'est plus le tien.

[Jean-Marie] Mais pourquoi tu rêvais d'être journaliste, c'est arrivé quand ce rêve-là ?

[Nancy] Quand j'étais petite, moi mon grand-papa a eu la poliomyélite et il avait une jambe paralysée et un bras paralysé et se déplaçait difficilement, mais c'est un homme très courageux. Et chaque jour quand je revenais de l'école dans mon petit village de Saint-Dominique du Rosaire en Abitibi, grand-papa était sur le balcon de sa maison puis il me criait : « Va chercher mon journal au dépanneur ! » Donc je courais au dépanneur, j'allais chercher son journal puis on lisait le journal ensemble. Je pense que cette carrière a été un choix émotif, je regardais les nouvelles chaque jour avec lui puis un jour je lui ai dit : « Moi grand-papa, un jour c'est moi qui vais te lire les nouvelles à la télé. » Je voyais comment il aimait ça. Donc c'était aussi pour le rendre fier que j'avais envie de faire ce métier-là.

[Jean-Marie] Le rendre fier de toi ?

[Nancy] Le rendre fier de moi et puis il m'a vu à la télé puis chaque soir à 18h il était assis dans le salon avec les autres personnes âgées et puis il disait : « Ça c'est ma petite fille, ça c'est ma petite fille. » Donc non, pour moi l'éthique journalistique c'était quand on parlait de conviction, c'était extrêmement important dans ma carrière puis plus j'avançais puis je voyais qu'on me demandait d'avoir une éthique élastique et ça ne concordait plus avec mes valeurs. Valeurs en tant que personne, mais valeurs professionnelles aussi. Il y a une éthique qui existe, c'est là pour les bonnes raisons. Et donc je voyais de plus en plus de personnes autour de moi qui dépassaient l'éthique journalistique, ce qui était acceptable puis moi-même parfois on me demandait de ne plus respecter mon éthique de travail, je ne pouvais plus continuer comme ça. C'est un milieu difficile, c'est un milieu où on est en compétition constamment avec les autres, les autres médias. C'est la course

toujours aux primeurs tu le sais, donc tu es en compétition avec les compétiteurs, mais tu es en compétition avec tes collègues de travail aussi constamment.

[Jean-Marie] Et le fait d'être une femme, ça ne devait pas être toujours facile.

[Nancy] T'ajoutes une couche de plus. Journaliste sportive puis ce n'est pas parce que tu connais ça que tu es plus respectée, c'est encore une chasse gardée malheureusement. Et il faut tous les jours, tous les jours prouver que tu as ta place, ça devient essoufflant. Ça devient essoufflant, j'étais essoufflée, j'étais tannée, je n'avais plus envie de devoir me prouver toujours. J'étais une bonne journaliste, Jean-Marie, j'aimais profondément mon travail. Je le faisais avec tout mon cœur, avec intégrité, conviction, oui, vraiment.

[Jean-Marie] Comme tu avais déjà rempli ton mandat de faire plaisir à grand-papa, on peut dire check, mission accomplie, alors poursuivons les rêves qui t'habitaient à ce moment-là, tu es en train de les réaliser.

[Nancy] Oui, là je suis plus sur mon X.

[Jean-Marie] Ce n'est pas un X minuscule.

[Nancy] Il y a une femme qui est venue me voir en conférence qui m'a dit : « Tu le sais pourquoi tu as été journaliste pendant 17 presque 18 ans ? » J'ai dit : « Non » elle a dit : « Que c'était pour te préparer à ce que tu fais maintenant. Parce que pour venir nous parler devant 2000 personnes au Palais des Congrès d'enfants puis de maltraitance faut avoir un solide talent de communicatrice. Puis aujourd'hui tu as captivé 2000 personnes, on aurait pu entendre une mouche voler. J'ai rarement vu ça. Donc ça t'a préparé à faire ce que tu fais aujourd'hui, c'est ça ta vraie mission de vie. » Je lui ai répondu qu'elle avait probablement raison.

[Jean-Marie] Ça fait du bien comme commentaire ça.

[Nancy] Le bonheur c'est quoi ? Moi j'ai du bonheur tous les jours. Moi je m'émerveille facilement et des fois je me trouve tellement quêtaine, mais je suis tellement contente d'avoir ça en moi. Moi chaque jour quand je vais chercher ma fille à l'école qu'il fasse froid, admettons qu'il neige dehors, je lui dis : « Ah, Launa, regarde les beaux flocons. » On lève la tête puis on rouvre la bouche puis on avale les flocons puis on rit comme deux folles. Je m'émerveille devant cette beauté-là d'avoir les beaux gros flocons descendre du ciel, de la voir rire puis maintenant ma fille chaque fois qu'il neige il n'y a pas une fois que je ne la vois pas ouvrir la bouche. Ou à chaque fois qu'on marche, je lui dis : « Regarde cette belle fleur comment elle est jolie. » Puis on se penche puis maintenant ce n'est pas rare que je marche, je me retourne, je la vois, elle est arrêtée devant une maison à quatre pattes en train de renifler une fleur. « Maman, si tu savais comment ça sent bon, viens sentir ça. » Mais des moments comme ça on en a tout le temps et puis je suis heureuse d'être capable de ressentir ça.

[Jean-Marie] Tu aurais pu être tellement brisée, mais brisée pour le reste de tes jours parce qu'on en connaît des gens brisés qui ont de la difficulté à se réparer puis à réparer. Alors à ce moment-là comme maman as-tu des fois l'impression de trop vouloir en faire pour ne pas qu'elle vive ce que tu as vécu ?

[Nancy] C'est le piège, c'est le piège. Moi je ne veux pas l'étouffer. Je me parle. Je me parle beaucoup, je ne veux pas tomber de l'autre côté de trop lui donner, de trop en faire, je veux la rendre autonome, je veux la rendre indépendante, mais moi ma fille est rentrée en pré maternel à quatre ans et puis la première journée ça faisait deux minutes j'étais dans le cours d'école, elle m'a dit : « C'est bon, maman, tu peux t'en aller. » Je n'ai pas fait si mal mon travail.

[Jean-Marie] Mais là tu as senti comme un rejet ?

[Nancy] Oh, non, elle était souriante.

[Jean-Marie] Mais, toi quand tu as vu ça tu t'es dit quoi quand elle t'a dit que tu pouvais y aller ?

[Nancy] Ça m'a fait un petit quelque chose. Ça m'a fait un petit quelque chose et j'étais fière.

[Jean-Marie] Un petit quelque chose genre ? Définis-le.

[Nancy] J'aurais aimé ça qu'elle me dise : « Oh, non maman, reste un peu avec moi j'ai besoin que tu me rassures. » J'aurais aimé ça me sentir confortée dans mon rôle de mère et en même temps non c'est l'inverse, j'ai fait mon job, elle est tellement sécurisée que : « Maman j'ai 4 ans, mais tu peux t'en aller, je suis assez autonome. Je n'ai pas besoin de toi. » Puis je pense que une semaine après, le matin elle m'a dit : « Tu n'as pas besoin de venir me mener à l'école maman, je connais le chemin. » Parce que l'école est au coin de la rue et là je lui ai dit de se calmer, qu'elle n'a que quatre ans que non, elle ne va pas aller à l'école toute seule.

[Jean-Marie] En même temps tout ça donne l'impression ou me donne la réponse que tu devrais être confortée parce que ton job est bien fait.

[Nancy] Oui.

[Jean-Marie] Sauf que tu ne veux pas te priver du beau moment entre la maison et l'école, le chemin que tu fais avec ta fille c'est le fun pour toi, ce n'est pas parce que tu es une mère poule puis que tu as peur, c'est que tu ne veux pas te priver, tu viens de le dire, le bonheur c'est quoi ? C'est ça, c'est d'être avec elle.

[Nancy] C'est super précieux puis mon changement de carrière c'était aussi ça parce que les quatre premières années de sa vie je travaillais comme une folle, j'embarquais sur mon téléphone à 7h30 le matin puis je débarquais souvent à 10, 11 heures le soir.

[Jean-Marie] J'ai l'impression que tu travailles encore comme une folle, mais différemment.

[Nancy] Je gère mieux mon horaire. Puis moi aller mener ma fille à l'école c'est un non négociable. Ce moment-là chaque matin c'est à nous.

[Jean-Marie] Tu es encore avec le papa ?

[Nancy] Non, non.

[Jean-Marie] Donc tu as une garde partagée ?

[Nancy] Une garde partagée, mais elle est un petit peu plus avec moi. Parce que son horaire de travail ne lui permet pas d'avoir les matins.

[Jean-Marie] Donc tu l'as pas mal tout le temps le matin.

[Nancy] Presque. Pas tout le temps, mais presque donc cette heure-là du moment où on se lève et le moment que je vais l'amener à l'école, ça c'est à nous et il n'y a rien qui touche à ça. Moi mon téléphone est fermé, on déjeune, on rit, on discute de sa journée, on s'habille, on marche main dans la main jusqu'à la cour d'école puis on se fait des cœurs avec nos mains, chaque matin.

[Jean-Marie] Bref ça fait ton affaire.

[Nancy] Ça fait mon affaire.

[Jean-Marie] Excellent.

[Nancy] Ça ne repassera pas ce moment-là, il ne repassera pas. C'est maintenant que ça se passe.

[Jean-Marie] Puis tu es présente, tu es bien là. Go.

[Nancy] Puis être présent, ce n'est pas seulement être là physiquement.

[Jean-Marie] Oh mon Dieu, non.

[Nancy] Tu comprends ?

[Jean-Marie] Yes i know.

[Nancy] Quelle a été la plus grande déception de ta vie ? Aïe aïe aïe. Je le sais. Puis ça, ça va te parler.

[Jean-Marie] OK.

[Nancy] Moi Jean-Marie, j'étais une folle de sport. Quand je ne travaille pas, je fais du sport. Avec ma fille on fait du ski, on est toujours dans l'action, on adore bouger. Je suis chanceuse, j'ai une petite sportive. Elle joue encore au hockey deux à trois fois par semaine, puis l'été à la balle molle deux, trois fois par semaine. Je suis allée au championnat provincial de dek hockey avec mon équipe cette année. On arrive du Final Four qui est le gros tournoi de dek hockey au Saguenay–Lac-Saint-Jean où on invite les meilleures équipes du championnat provincial. Tu sais que je ne suis plus jeune, je joue avec des filles dans la vingtaine. De pouvoir encore me donner à 100% puis de pouvoir contribuer au succès de mon équipe, c'est bien important.

[Jean-Marie] Donc la plus grande déception est ?

[Nancy] De ne pas avoir été une athlète de haut niveau. Parce que j'aime m'entraîner, j'ai toujours eu beaucoup de facilités dans les sports, j'aurais voulu vivre ça la vie d'athlète de haut niveau puis aller compétitionner à l'international, dépasser mes limites. Tu n'as pas idée comment j'aurais voulu ça.

[Jean-Marie] Regarde, tu as dit que j'allais m'identifier à ta réponse, je suis d'accord avec toi. Ce n'est pas pour rien que l'on continue de s'entraîner comme des débiles puis de faire des sports puis d'y aller à fond puis on le fait comme on peut, mais tu te dis : « Ça se rapproche d'un championnat du monde, des Jeux Olympiques ? Un peu dans ma tête, mais pas dans la réalité encore. » Pas encore à la hauteur, tu sais que c'est fini l'émission. On a déjà quasiment une heure de faite puis Mathieu derrière la console il me dit de faire la conclusion, OK, conclusion. Mais premièrement je tiens à te dire un gros merci et te dire non seulement merci pour l'heure qu'on passe ensemble, mais pour la belle mission que tu remplis avec tout ton cœur et toute ton intégrité. Puis moi je suis chanceux parce que je te vois évoluer puis on veut faire des choses ensemble, on veut faire des projets puis on bénévoles ensemble. Mais je le sais que ta mission est loin d'être définitive, Richard Bach avait dit : « Voici un petit test pour vérifier si votre mission sur terre est terminée, si vous êtes en vie c'est qu'elle ne l'est pas. » Donc toi sois en vie longtemps. Alors dernière question, tu vas compléter s'il te plaît. « Nancy Audet c'est... »

[Nancy] C'est l'amour des autres. C'est la seule chose que j'ai à dire. C'est l'amour des autres, ça m'apporte beaucoup.

[Jean-Marie] Tu carbures à ça.

[Nancy] Un amour authentique. Un amour désintéressé.

[Jean-Marie] L'amour des autres que tu reçois et celui aussi que tu donnes.

[Nancy] Ouais.

[Jean-Marie] Des et pour les autres.

[Nancy] Je t'adore.

[Jean-Marie] J'allais te dire « Je t'aime », merci.

[Jean-Marie] Tu es riche dans ton cœur et tu m'as fait vivre un beau moment de richesse, là j'ai un petit moment d'émotion puis je dois dire le générique, alors je vais respirer un peu. Alors merci Nancy. Alors l'émission « Porte-parole » c'est une idée originale de Marie-Philippe Lemarbre qui est mon agente, on l'a travaillé ensemble et d'ailleurs je ne le dis jamais, mais c'est vrai, les thèmes musicaux c'est mes compositions. Alors je me gâte en faisant de la musique. Philippe Lapointe c'est le directeur de la station Radio ici à Canal M, merci. C'est lui qui m'a invité à venir faire une émission, Jean-Sébastien Laliberté c'est notre chef à la diffusion, Mathieu Tessier notre réalisateur responsable de la mise en ondes et Gerlie Ormelet qui est notre boss des réseaux sociaux. Alors Jean-Marie Lapointe au micro qui vous dit merci d'avoir été avec nous pour l'émission « Porte-parole » et je vous dis à bientôt, j'espère.